L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

Bureau : 323 rue de Carondelet, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 28 novembre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	44	6
Midi.....	46	7
3 P. M.....	48	8
6 P. M.....	46	7

L'harmonie dans les rangs des Démocrates.

Le pouvoir qui, pendant de nombreuses années après la fondation de la République américaine, était, tour à tour, détenu par les démocrates et les républicains, semble devoir ne pas changer de camp de longtemps ; les républicains qui le possèdent ne s'en dessaisiront plus, les circonstances aidant ; ils se sont retranchés dans une citadelle qu'ils ont bien fortifiée et ne s'en laisseront point chasser.

Ceux qui s'intéressent à notre politique nationale, qui en ont suivi le mouvement, savent avec quelle constance, quelle ténacité les *leaders* du parti démocrate ont lutté, luttent encore, lutteront toujours pour que leur parti revienne à la surface, que les doctrines qui font de ce parti le parti populaire, triomphent et rendent au pays sa prospérité d'antan en distribuant plus également la fortune au sein de toutes les classes de la société.

Mais ne se font-ils pas illusion ? Les moyens d'action que possèdent les républicains n'ont-ils pas changé en même temps que le pays grandissait ; que le commerce, l'industrie prenaient de l'extension ? Bien souvent nous n'envisageons les choses que superficiellement, que sous leur aspect extérieur ; nous ne leur demandons pas leurs secrets en les fouillant, en cherchant à en découvrir la raison d'être.

Dans le Nord, l'Est, l'Ouest, les usines, les manufactures, les fabriques et les grandes corporations de tous genres sont nombreuses ; elles emploient des personnels considérables, des armées d'hommes et de femmes, dirons-nous, et ces hommes, ces femmes ne sont pas quantités négligeables aux élections ; les premiers votent, les secondes exercent une influence dans la famille, et très naturellement, votes et influence se mettent au service de ceux qui donnent du travail, de ceux de qui dépend le pain.

La force du parti républicain n'est donc pas dans ses principes, mais bien dans l'appui que lui donnent ces corporations ; et M. Champ Clark, devant la sincérité duquel on doit s'incliner, se fait illusion s'il croit que les démocrates remonteront au pouvoir de sitôt.

On lui a attribué des propos qu'il n'a jamais tenus au sujet du traité de réciprocité entre le Canada et les Etats-Unis ; il les a démentis, c'était son droit, c'était son devoir.

Choses et Autres.

Mitraillon.—Les amitiés de Lamartine.—Mme Augebert.—Le livre de Nelson.

Un certain Mitraillou, jacobin d'arrière-garde qui joue les accusateurs publics à Fontenay-le-Comte, s'acharne à réclamer la laïcisation des services hospitaliers de la ville.

Mais le maire de Fontenay, pourtant républicain bon teint, n'est pas de son avis. Il refuse de céder aux injonctions de l'aboyeur. Par une lettre portée à la connaissance de ses administrés, il fait savoir qu'il considérerait comme une fort mauvaise opération la laïcisation de l'hôpital et du Bureau de bienfaisance.

D'ailleurs, ajoute-t-il, où trouver de meilleures infirmières que les religieuses ?"

Et il en appelle au témoignage du docteur Mangoun, pendant vingt années durant médecin de l'hospice, et qui, bien que protestant, se montra toujours opposé à sa laïcisation.

L'hommage vaut d'être signalé, dit la "Croix", et le nom de Mitraillou mérite de sortir de l'ombre.

—Lucinde....Beau nom à médicamenter ! disait Sganarelle transformé en médecin.

Mitraillou : beau nom de jacobin de province !

Mitraille, ô Mitraillou, ces innocentes sœurs :
Tu ne seras jamais grand qu'entre les farceurs.

Parmi les amies de Lamartine que passe en revue M. Léon Séché, celle qu'il nous révèle pour ainsi dire est Mme Caroline Augebert. Elle était l'arrière grand'tante de M. Léouzon le Duc, qui a communiqué un riche dossier à M. Séché. Mme Augebert n'était guère connue que par des lettres à Victor Cousin, insérées dans sa Correspondance par Barthélemy Saint-Hilaire. Elle lui écrivait :

Vous n'avez pas un disciple plus fervent que moi ou qui, j'ose le dire, comprenne mieux vos sublimes leçons. Je recherche, j'adore la vérité, et cependant je suis une femme. Jugez de l'impression qu'a dû produire sur moi le dédain que vous exprimez pour mon sexe, en l'assimilant à l'enfance ! Votre cours fait époque dans ma vie comme une révélation. Vous, Monsieur, si constant admirateur de Platon, vous n'ignorez pas le culte qu'on rend à l'homme inspiré à qui l'on doit une source de lumière. Pénétrée pour vous de cet enthousiasme de la raison, je vous suivais avec toute la confiance et l'abandon d'une femme pour le guide de ses pensées ; mais voilà que, soudain, cette voix si persuasive et si entraînante prononce un anathème dans lequel tout mon sexe est enveloppé.

Je crois vous entendre me dire avec un accent de mépris : "Femme, être incomplet et condamné à une éternelle enfance, tu prétends t'élever à la philosophie ! Quel aveuglement est le tien ? Tu n'es point animée du même souffle que l'homme : il n'est donné qu'à lui de contempler la vérité". Frappée d'étonnement et de douleur, accepterai-je cette réprobation ?

En effet, dans sa huitième leçon, Cousin avait assez malmené les femmes. Il s'excusa ; d'où le commerce épistolaire.

Mme Augebert n'était pas que philosophe : elle était poète. Elle fut heureuse que Mme de Coppens la présentât à Lamartine. Et, en reconnaissance des belles lettres qu'il lui écrivit, elle contribua beaucoup à son élection législative à Bergues, en 1834.

Cette amitié persista et dans sa détresse terminale, Mme Augebert sut prouver au poète la fidélité de son dévouement.

L'original du livre de bord du "Victory", le navire que montait Nelson à Trafalgar, et sur lequel il fut tué, va être très prochainement vendu à Londres, aux enchères.

Ce livre de bord concerne la période du 19 septembre 1805 au 15 janvier 1806. Il relate tous les ordres donnés par Nelson à la flotte anglaise le matin même de la bataille de Trafalgar, le 21 octobre 1805, mais son dernier ordre s'arrête à 9 heures et quart, et, par conséquent, il ne porte point le fameux signal : "L'Angleterre compte qu'aujourd'hui chaque homme fera son devoir."

En revanche, Thomas Atkinson, l'officier chargé de ce livre de bord, y a consigné, à la date du 22 octobre, c'est-à-dire le lendemain même de Trafalgar, un récit très vivant de la bataille. On sait que, le même jour, Coollingwood, à bord de l'"Euryale, en rédigeait le compte rendu officiel, aujourd'hui conservé au British Museum.

ANECDOTE SUR ZIEM.

Feu Catulle Mendès racontait ainsi une invitation à dîner de Ziem :

—Le maître nous avait invités à dîner, Judith Gautier et moi, dans sa vieille maison de la rue Lepic, sur les hauteurs de Montmartre. Un détail nous frappa tout d'abord : les assiettes étaient disparates, généralement ébréchées.... C'étaient de vieilles faïences : du Rouen, du Nevers, du Strasbourg....

"Vraisemblablement, elles étaient accrochées aux murailles —et l'artiste avait dû les décrocher en notre honneur !

"Le repas fut d'une biblique simplicité : bouillon, bœuf — et salade, si j'ai bonne mémoire.

—Je sais, nous dit Ziem, que les poètes sont indifférents aux choses de la table.

—Or, ce n'était nullement mon cas : les choses de la table, quand elles étaient intéressantes, ne me laissaient pas le moins du monde indifférent ! J'aurais préféré nombre de plats au bœuf bouilli et à la salade ! Mais notre étonnement, à ma femme et à moi .... mon désappointement personnel, s'élevèrent jusqu'aux cimes, quand intervint ce que j'appellerai la question des liquides !

"Sur la table s'alignaient des bouteilles poudreuses, dont l'aspect m'avait donné confiance... Mal placée, ma confiance, ô combien ! Ziem, se tournant vers ma femme, lui dit, d'un ton éminemment aimable et courtois, avec un fort gracieux sourire :

—A la fille du grand écrivain, j'ai tenu à offrir un régal rare : voici dans cette bouteille, de l'eau de la fontaine de Vaucluse ; dans cette autre, de l'eau du Tibre ; dans cette troisième, de l'eau du Jourdain—dans cette quatrième, enfin, de l'eau du Nil ! !....en souvenir du "Roman de la Momie"

—Jamais plus, je n'acceptai à dîner chez Ziem, ajoutait Mendès.

Cela rappelle le sonnet où Richepin reprochait à Bourget de lui avoir fait boire de l'eau :

Malgré le chocolat trop raffiné du [Carme,
J'ai fait un déjeuner très faible chez [Bourget :
Il n'avait que de l'eau !....

La déception de Mendès manifestait chez ce médiocre poète un goût grossier. Qui ne préférerait au moins une fois et pour la curiosité de la chose, boire un verre d'eau du Jourdain plutôt qu'un verre de vin ?.... Mais il faudrait aller chez M. Jaurès !

Le "zèbre de Grévy".

Le Muséum d'histoire naturelle de Paris vient d'acquérir à grands frais—on a donc augmenté son budget ?—un animal fort rare, destiné à des expériences de croisement.

C'est le "zèbre de Grévy" !

Il a toute une histoire, le "zèbre de Grévy" ! En 1882, le négus Ménélek envoya à M. Grévy, comme cadeau, un zèbre des hauts plateaux abyssins, très difficile à capturer, et qui est un joli animal, zébré jusqu'aux sabots. Quand ce zèbre, qu'on n'avait jamais vu en France, arriva au Muséum et fut "décagé", il bondit et alla se "suicider" en se brisant le crâne contre un mur.

Depuis près de trente ans donc, il n'y avait plus en Europe de "zèbre de Grévy". Mais depuis peu, Paris en possède un. Celui-là ne s'est pas suicidé. On lui a conservé le nom de son prédécesseur, et le "zèbre de Grévy" No 2 a été placé dans un enclos, entre les chevaux sauvages et les zèbres moins rares parmi lesquels il choisira bientôt une compagne de captivité.

En attendant, derrière la singerie délabrée, il a l'air bien triste, le nouveau "zèbre de Grévy". Qui sait ? Il lui serait peut-être agréable de savoir qu'il a, non loin de là, des compatriotes : les lions de Mlle Cécile Sorel et de M. Fallières !

Le centenaire de la Bérésina.

Cent ans se seront écoulés, le 28 novembre 1912, depuis le passage de la Bérésina. On a publié à Stuttgard les mémoires d'un témoin oculaire, le docteur Roos, alors médecin militaire d'un régiment wurtembergeois. Ces souvenirs, intitulés : "Avec Napoléon en Russie," abondent en anecdotes pour la plupart tragiques. "En arrivant près du pont, écrit le docteur Roos, je reconnus à côté de moi une jolie femme de vingt-cinq ans, dont le mari, un lieutenant français, avait été tué peu de jours auparavant. Indifférente à tout ce qui l'entourait, elle semblait n'avoir d'attention que pour sa fille, une enfant de quatre ans qu'elle tenait devant elle sur le garrot de son cheval. Elle essaya à plusieurs reprises de l'avancer jusqu'au pont, mais chaque fois elle fut repoussée. Une sombre tristesse était peinte sur son visage, mais elle ne pleurait pas. Ses yeux, fixés sur son enfant, se levèrent un instant vers le ciel et je l'entendis murmurer : "O Dieu ! que je suis malheureuse de ne pouvoir prier !" A ce moment, son cheval s'abattit, atteint par un projectile, et elle-même tomba, frappée d'une balle au genou gauche. Avec un désespoir silencieux et farouche, elle saisit sa fille qui sanglotait, la couvrit de baisers, puis, dénouant la jarretière de sa jambe blessée, elle l'étrangla avec ce lacet sanglant. Elle prit ensuite le petit corps dans ses bras, le serra contre son cœur et, se couchant contre son cheval, elle attendit la mort. L'attente ne fut pas longue. Quelques instants après elle était écrasée par les chevaux des fuyards."

Brillante reprise de l'Œuvre maîtresse de Meyerbeer,

"LES HUGUENOTS".

C'est un des chefs-d'œuvre de Meyerbeer qui a fait les frais de la dernière soirée à l'Opéra, *Les Huguenots*, et gageons que cette représentation comptera parmi les mieux réussies, les plus brillantes de la saison.

L'opérette a ses séductions, nul ne le contestera ; et le dédain superbe avec lequel quelques-uns en parlent nous égaie parfois. Le genre léger, grivois n'est pas aussi condamnable que d'aucuns veulent bien le prétendre : Racine a écrit les *Plaideurs*, Rossini a composé *Bruschino*, Donizetti, lui-même, ne reposait-il pas sa verve dans l'opéra bouffe ? Mais on peut être partisan de l'opérette à ses heures et toujours saluer le nom lumineux de Meyerbeer lorsqu'il reparaît à l'affiche et que celle-ci annonce la plus incontestée des œuvres du maître, *Les Huguenots* ; celle que créa sa seconde manière, la définitive qui ne pouvait lui venir qu'à Paris.

On peut dire avec assurance que jamais le succès ne fera faillite aux *Huguenots*. Les beautés nées aux époques les plus lointaines et les plus opposées à la nôtre, comme aspirations et comme goût, demeureront toujours des beautés.

On s'incline devant leur immortalité. *Les Huguenots* nous paraissent être l'une de ces splendeurs souveraines, éternelles. Le génie s'est révélé là sous une forme essentiellement humaine, tout en étant poétique au possible. C'est le vrai idéalisé par un élu : c'est l'art dans le sens complexe, élevé du mot.

La musique de ce chef-d'œuvre vous envahit, elle s'impose, elle vous enveloppe de ses rayons auxquels bien des compositeurs se sont chauffés, se sont fécondés. Si *Les Huguenots* sont immortels, c'est que le beau est absolu.

C'est cette prestigieuse partition qui reparaissait hier au répertoire ; c'est le maître du drame lyrique que l'on admirait, lui le charmeur qui subjugue, qui entraîne.

Constatons avec un plaisir bien réel que la représentation d'hier a très heureusement impressionné la salle superbe qui y assistait.

M. Granier a eu de beaux élans dans le rôle de *Raoul* qui convient à sa voix puissante et bien disciplinée. Au quatrième acte de l'ouvrage, il a obtenu un véritable triomphe. Là, il a remporté sur lui-même—nous parlons du sommet vocal auquel il faut atteindre —des victoires qui attestent combien il est maître de son art.

La beauté du rôle l'emporte, l'exalte ; la passion lui prête des forces nouvelles, et il trouve de splendides accents qui remuent profondément même ceux dont les impressions sont le plus rebelles. Il a été complet dans le duo, sa chaleur semblait augmenter encore celle de Mlle Beaumont, très développée pourtant. Les deux artistes ont mis toute leur âme, toute leur fougue, tout leur être dans ce morceau ; leur succès a été éclatant.

Mlle Beaumont a vaillamment soutenu l'épreuve qu'elle avait acceptée ; elle a interprété le rôle de *Valentine* de façon vraiment supérieure. Sa voix gagne, se dilate en s'échauffant. Sans se trop fatiguer, parcequ'elle est sagement conduite, elle arrive à des effets de force plus intense à mesure qu'elle avance dans le drame. Les effets de sentiments sont fréquents ; ils ont été continus dans l'admirable scène où la faiblesse arrive à son paroxysme, où le combat du devoir, de l'amour et de la terreur est si puissamment exprimé à l'orchestre et au chant. Mlle Beaumont a été dans cette scène chanteuse et tragédienne.

M. Beckmans a dit avec supériorité la scène de la conspiration : cela est bien compris, bien détaillé. Certaines parties du rôle de *St-Bris* sont sans doute un peu graves, d'un passage difficile, et somme toute il doit compter le rôle comme l'un des meilleurs de son répertoire.

M. Silvestre a étudié le rôle de *Marcel* et en fait ressortir tous les côtés saillants. Il s'est pénétré des rudesses du vieux serviteur de *Raoul*, de son puritanisme, de son fanatisme poussés jusqu'à la sauvagerie. On trouve en M. Silvestre ce personnage austère, un véritable illuminé. Il a eu de très heureux détails dans le duo du troisième acte.

Mme Korsoff, ainsi que nous le prévoyions, a fait une *Marguerite* pleine de distinction. Elle a dit avec une finesse extrême, un art consommé son grand air : *O beau pays de la Touraine*. La légèreté ne demande plus à être travaillée dans sa voix qui a des étincellements, qui met à leur place et l'éclat et la demi-teinte, qui se varie, se vivifie par des crescendo, des diminuendo et des notes éteintes dont les oppositions obtiennent toujours les effets cherchés.

Nevers a eu en M. Closset un interprète d'une correction parfaite. Un artiste de la valeur de notre baryton est toujours écouté avec plaisir.

L'orchestre et les chœurs se sont acquittés de leurs tâches de très convenable façon. L'orchestre n'est pas le plus nombreux que nous ayons eu, et c'est peut-être ce qui lui vaut des jugements d'une sévérité parfois imméritée : mais il compte des musiciens excellents, la harpiste et le flûtiste entr'autres, qui ont, hier soir, fixé sur eux l'attention du parterre au point de s'en faire applaudir. Ces deux instrumentistes sont de première importance dans un orchestre, ce sont eux généralement que les auteurs font sortir du rang pour accompagner ou chanter avec l'artiste en déçà de la rampe.

La harpiste, Mlle Charlotte Arincibia, possède déjà un très gracieux talent, bien qu'elle soit toute jeune. Son exécution est pleine de surprises et de contrastes ; à son style large se joint une élégance suprême ; à côté de son sentiment mélodique profond sont des coquetteries délicieuses du jeu ; du feu sacré et de l'esprit.

Le flûtiste et pianiste, M. Ottermans, est, lui aussi, un musicien de valeur, que notre public aura l'occasion bien des fois d'applaudir au cours de la saison théâtrale. Toutes les audaces et toute la poésie de l'exécution, il les a, et ses doigts qui sur le clavier défient toutes les difficultés, ne comptent que des victoires.

Carmen sera donnée demain avec MM. Granier, Montano, Beckmans, Zery, Joubert, Avenières et Mlles Cortez, Korsoff, Sylvestre et Mehl.

Le rôle de *Carmen* fut créé par Galli-Marié, la célèbre dugazon ; mais l'opéra de Bizet ne devint réellement populaire qu'après que Minnie Hauck, qui fit ses études musicales à la Nouvelle Orléans sous l'habile direction du professeur Curto, en eut interprété le rôle principal. *Carmen* n'est pas ce que l'on nomme un chef-d'œuvre ; mais l'auteur y a jeté à pleines mains les mélodies.

Notre parterre a déjà applaudi Mlle Cortez sous les traits de cette étrange et capricieuse fille qu'est la cigarière ; il la retrouvera sous ces mêmes traits avec un plaisir nouveau.

M. Granier sera *Don José* et Mlle Korsoff, *Micaela*, deux grands artistes dans deux rôles importants, et qui, croyons-nous, y ont déjà obtenu de beaux succès. Au second acte *La Romalis*, un ballet sera dansé par tout le corps de ballet, et au troisième acte il y aura un "divertissement espagnol".

Samedi soir, *Thaïs* avec M. Closset comme *Athanael* et Mlle Lavarenne comme *Thaïs*.

Nous avons reçu hier, et l'en remercions, un mot fort aimable de M. L. Joubert, premier comique Trial de l'opéra.

TULANE.

La comédie "Excuse Me" jouée par une troupe de premier ordre au Tulane, continue à attirer la foule.

Cette pièce restera à l'affiche jusqu'à samedi soir inclusivement, et sera donnée en matinée mercredi, jeudi et samedi

CRESCENT.

Les troupes se succèdent sur la scène du Crescent et toutes font salles combles, mais il en est peu qui aient remporté autant de succès que celle qui interprète "Mutt and Jeff", l'amusante comédie musicale qui tient l'affiche depuis dimanche soir.

ORPHEUM.

La vogue du théâtre de vaudeville de la rue St Charles grandit sans cesse. Nous en trouvons la preuve dans la fidélité du public à suivre ses représentations.

Cette semaine la troupe y est remarquable par la valeur de ses artistes et la diversité de leurs mérites : Chant, équilibrisme, comédie, pantomime, tout est au programme.

La situation au Portugal.

Lisbonne, Portugal, 28 novembre—La police a procédé aujourd'hui à l'arrestation d'un grand nombre d'individus impliqués dans les troubles de dimanche et de lundi.

L'enquête semblerait démontrer que l'émeute a été fomentée par des monarchistes et que cette contre-révolution n'a échoué que grâce aux énergiques mesures prises par le gouvernement.

La révolution en Chine.

Pékin, 28 novembre—Le lieutenant général Feng Kwo Chang, commandant des troupes impériales à Hankéou, a envoyé aujourd'hui une dépêche au ministre de la guerre, annonçant que la ville de Han Yang a été occupée hier après midi par les réguliers.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 49 Commencé le 3 octobre 1911

LE SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

DEUXIÈME PARTIE

AUTOUR DU MYSTERE.

III

Suite.

Et sa poitrine se gonflait sous la poussée d'un soupir de lassitude et de tristesse infinie.

Elle regardait tous ces objets familiers, au milieu desquels elle avait tant souffert, et elle murmurait :

—Demain, à cette heure-ci, je ne les verrai plus ; je serai déjà loin de Paris !

Car le sort en était jeté.

Elle avait enfin dit oui.

Elle allait partir pour des pays lointains et inconnus.

Elle allait partir pour une vie nouvelle, pour une vie heureuse — de moins elle l'espérait.

Elle allait briser les chaînes qui la rattachaient à Maurice, au passé maudit dont le seul souvenir la faisait tressaillir d'effroi.

Mais voici qu'au moment de s'évader, un regret lui serrait le cœur. Des remords l'envahissaient. Elle se demandait si cette fuite ne constituait pas une dernière faute, elle disait parfois un dernier crime !

Valentine s'était assoupie quelques instants auparavant sur sa chaise longue. Et, dans le demi-sommeil qui l'avait peu à peu envahie, un rêve l'avait visitée, un rêve douloureux qui n'était que le reflet des doutes et des pensées amères dont son esprit était tourmenté.

Elle avait rêvé qu'elle était depuis longtemps enfermée dans une prison lugubre et froide, et que, soudain, par un hasard qui tenait du miracle, les portes du cachot s'étaient ouvertes.

Ses yeux habitués aux ténèbres avaient été éblouis, en apercevant, dans le lointain, une campagne riante et ensoleillée, d'un charme idyllique, comme on en voit dans le fond des tableaux des primitifs flamands.

Fascinée et invinciblement attirée par ce paysage de lumière elle allait s'élancer, déjà vibrante de joie, quand sur le seuil de la prison une ombre s'était dressée devant elle, arrêtant son essor.

C'était l'ombre du mort, le fantôme de son père !

Il avait un visage sévère et des reproches se lisaient dans ses yeux.

Et elle avait cru l'entendre murmurer :

—Et moi ? Tu m'abandonnes aussi ? Tu sais bien cependant que je ne trouverai le repos de la tombe que lorsque mon meurtrier aura été puni !

A cette vision, Valentine avait poussé un cri. Le visage baigné d'une sueur d'épouvante, elle s'était réveillée en sursaut et elle s'était levée de la chaise longue, le corps frémissant comme si un choc électrique l'eût galvanisée.

Et, rentrée dans la réalité après l'évanouissement du rêve, elle avait répondu sinon au fantôme entrevu en songe, du moins à la voix de sa conscience, à la voix de ses remords :

—Ah ! si mon père pouvait m'apparaître, me conseiller, m'inspirer ou me dicter mon devoir, avec quelle joie je me soumettrais à sa volonté !

"Dans cet horrible cauchemar qu'est devenue ma vie, que de fois je me suis demandé ce que je devais faire !

"Que de fois je me suis demandé si je devais parler ou si je devais me taire !

"Mon devoir où est-il ?....

Et la pauvre créature pressait de ses deux mains brûlantes sa tête endolorie comme pour en faire sortir le jet de lumière qui éclairerait son chemin.

—Hélas ! gémissait-elle, à mon doute cruel aucune voix n'a jamais répondu ! Aucun rayon de lumière n'a surgi pour me montrer la route que je devais suivre.

"Dieu m'est témoin que si je connaissais mon devoir, je l'accomplirais, quelque pénible qu'il soit.

"Car je suis prête à me sacrifier et s'il faut immoler mon amour aussi, eh ! bien, je me résignerais, je gravirais mon calvaire jusqu'au bout.

Et voici que par un prodige, alors que, les yeux mouillés de larmes, Valentine, debout, immobile, un bras appuyé à la cheminée, murmurait ces ardentes supplications, voici qu'elle entendit résonner en elle la voix de son père. Et cette voix lui disait ce que le bon vieillard lui avait répété bien souvent jadis :

—Ne pense qu'à l'enfant, Valentine, ne pense qu'à ta fille ! Tu te dois entièrement à elle.

"Préserve-la de toute éclaboussure qui la salirait. Fais en sorte que son cœur ignore le mal.

"Agis toujours de telle manière qu'elle puisse respecter son père et sa mère. Si son père est indigne, comme il n'en est pas moins son père et que c'est toi qui l'as choisi, qu'elle ignore son indignité. Jette sur les infamies de cet homme le voile qui les lui cachera. Ainsi firent les enfants du patriarche et, depuis, les générations successives ont loué leur piété filiale et leur sentiment de ce qu'on doit à la famille.

"Les morts dorment en paix dans leur tombeau. Ils n'attendent pas après une vaine réparation. D'ailleurs la justice des hommes n'est pas toute la justice. Le coupable n'échappe pas au châtiment parce qu'il échappe à la cour d'assises. Un châtiment autrement redoutable l'attend, et celui-là, il ne pourra l'éviter.

Ainsi la voix de la raison, prenant l'accent du cher disparu parlait au cœur de Valentine.

Et une fois encore ses scrupules, ses doutes et ses remords furent vaincus.

Oui, elle s'en irait.

Elle emmènerait avec elle sa fille, ce trésor cher entre tous. Elle ferait en sorte qu'aucune éclaboussure ne vînt la salir.

Quant à Maurice, elle ne se souviendrait que d'une chose :

Qu'il était le père de son enfant.

Elle oublierait ses griefs d'épouse ; elle tâcherait d'oublier ses autres griefs.

Pour le côté matériel, elle lui ferait la part belle ; elle lui céderait l'usufruit d'une grande partie de sa fortune.

A ce prix il consentirait certainement au divorce.

Elle épouserait alors Georges Anderson.

Et entre l'enfant chérie et le mari aimé autant que respecté, elle vivrait une vie nouvelle, gardant pour elle les souvenirs douloureux qui peu à peu s'effaceraient sans doute comme un mauvais songe.

Tel était son plan d'avenir.

Le matin, miss Ferguson avait pris les dernières dispositions avec Georges.

Valentine n'avait revu son amant qu'une seule fois depuis son retour d'Italie.

Une seule fois et pendant cinq minutes, dans une allée déserte du bois de Boulogne.

Ah ! quand elle pensait à lui, et à cette fugitive rencontre quel baume bienfaisant coulait sur son âme meurtrie !

Ils ne s'étaient dit que quelques mots dans l'émotion de cette première entrevue après tant de désastres ! Ils s'étaient contentés de se donner la main et d'échanger des sourires voilés de larmes, des regards humides et profonds, de ces regards qui pénètrent jusqu'à l'âme. Pour se comprendre ils n'avaient pas besoin de paroles.

Ils étaient sûrs l'un de l'autre et ils se connaissaient bien.

Georges l'avait dit jadis :

—Vous êtes la femme qu'il faut à un homme comme moi. C'est vous que je cherchais pendant mes pérégrinations à travers le monde ; c'est vous que j'attendais dans ma solitude désolée et hautaine. Et je suis aussi l'homme qu'il faut à une femme comme vous. Le sort nous a destinés l'un à l'autre. Donnez-moi la main et laissez-vous conduire.

Ah ! la chère voix comme elle résonnait doucement dans le cœur de l'aimée, et quel écho elle éveillait en elle !

Elle aurait voulu l'entendre toujours.

Mais l'entendre toujours, c'était le bonheur pour plus tard.

Pour l'instant Valentine avait dû se contenter de ce serrement de main qui, en un frisson, communiquait à l'un la fièvre de l'autre et de ce regard lumineux d'où semblaient s'échapper des effluves magnétiques.

Elle le regardait elle-même avec une fixité étrange, comme si elle eût voulu graver en son esprit les traits de l'artiste.

La délicatesse de sa nature se lisait sur son visage.

C'était comme un miroir où se reflétaient dans la transparence des yeux et dans le charme du sourire la loyauté, la tendresse